

A propos de Gaia Global Circus (GGC)

Réponses à quelques questions fréquentes (FAQ)

Depuis quand avez vous eu l'idée de travailler sur Gaia?

L'expérience de GGC a commencé il y a trois ans au croisement de deux sources: l'intérêt d'artistes et de metteuses en scène pour retrouver dans le théâtre un lien avec le cosmos, lien qui s'était quelque peu relâché; l'intérêt d'universitaires et d'historiens pour la question de savoir comment nous allions collectivement aborder les catastrophes écologiques. Nous partions du même diagnostic: si les menaces sont si graves, comment se fait-il que nous soyons tous tellement peu mobilisés? Si les menaces ne sont pas si graves, comment se fait-il que nous ayons tellement de mal à en évaluer l'impact? Nous nous sommes donc réunis il y a trois ans autour d'un projet de pièce au nom de code 'Kosmokolosse'.

Pourquoi avoir choisi le théâtre comme médium?

Il nous fallait un médium artistique le plus ouvert possible permettant de mettre les spectateurs comme les acteurs et les auteurs dans la même situation d'angoisse partagée et d'expérience collective. Si les menaces sont réelles pourquoi n'avons nous pas la sensibilité de nous remuer davantage, et si elles ne sont pas aussi urgentes, comment devons nous construire notre confiance dans les scientifiques et les experts? En bref, quel est notre rapport au monde et quel est le rapport d'un collectif à cette nouvelle situation, d'incertitude. Des questions pour lesquelles le théâtre est idéal puisqu'on peut les partager en vraie grandeur et en temps réel avec les spectateurs assemblés en petit collectif politique.

Comment avez vous travaillé?

Nous avons créé en mai 2010 un premier groupe de travail, Chloé Latour, Frédérique Ait-Touati et Bruno Latour, et rédigé une première pièce Kosmokolosse achevée en mai 2011 (version qui fera l'objet en allemand d'une dramatique radio en novembre 2013 à la radio bavaroise). Cette première pièce nous a permis d'intéresser Ludovic Lagarde à la Comédie de Reims puis le festival Novela de Toulouse et de faire une première résidence à la Chartreuse d'Avignon. Cela nous a permis d'avancer suffisamment pour nous apercevoir que ce premier texte était bon à lire mais impossible à jouer. Nous avons donc tout recommencé à zéro avec un nouveau collectif comportant un nouvel auteur, Pierre Daubigny, une autre dramaturge Elsa Blin, un autre scénographe, Olivier Vallet de la compagnie des Rémouleurs, et maintenant toute une équipe lumière et son. Une deuxième résidence à la Chartreuse en septembre 2012 nous a permis de travailler ce nouveau texte 'Ciao les Humains' et un nouveau dispositif scénique proposé par Olivier. Après une nouvelle résidence à Reims en juin 2013 et une troisième résidence à la Chartreuse, nous créons la pièce le 28 septembre à Toulouse puis à Reims en novembre 2013 avant de la jouer toute l'année 2014 en France et à l'étranger.

Quelle est la différence entre les deux versions?

C'est le même travail collectif en groupe mais repris par deux plumes entièrement différentes. La première version, Kosmokolosse, était didactique, raisonneuse et surtout continuait à imaginer des personnages avec voix propre, caractère et subjectivité. Une forme trop traditionnelle de théâtre, même si, pédagogiquement, elle est efficace. La deuxième version, "Ciao les humains", écrite par Pierre, est beaucoup plus avancée du point de vue des voix. Elle enregistre beaucoup mieux l'incertitude où se trouvent tous les protagonistes sur qui parle et de quoi quand il s'agit de la terre. Elle se marie donc aussi beaucoup mieux avec le dispositif scénique que nous avons découvert et qui multiplie l'incertitude sur qui et quoi agit avec cette autre incertitude sur qui parle et de quoi.

Pourquoi invoquer le titre controversé de Gaia?

Parce qu'il est totalement impossible d'aborder les questions de sensibilité aux menaces écologiques sans passer par les sciences et que, en même temps, ces sciences de la terre, du climat, du système terre n'ont pas du tout l'aspect habituel des sciences réfrigérantes et totalement assurées que l'on s'obstine parfois à vouloir mettre en scène. Elles sont multiples, dispersées, souvent controversées, elles ne sont pas confinées dans les laboratoires, elles obtiennent collectivement des résultats extrêmement solides et en même temps chacune est très dépendante des instruments, des crédits, des disputes, des modèles. Le terme de Gaia proposé par le savant anglais James Lovelock est idéal pour résumer tout cet ensemble d'instruments, d'intuitions, de modèles, d'hypothèses sur ce que c'est que d'habiter sur Terre avec un rapport tout à fait différent aux sciences et à la modernité. Gaia est un personnage hybride tellement multiple qu'elle saute toute seule, en quelque sorte, sur les planches!

Est-ce que GGC est du théâtre scientifique?

Oh la la non, pas du tout! Le théâtre scientifique c'est de vouloir faire passer vers le public des faits avérés que le public ne connaît pas et auquel il ne s'intéresserait pas si on ne lui emballait pas ces résultats dans un déluge d'effets spéciaux, de blagues, de sketches, de petites histoires. C'est toujours l'école, en mieux. Là, tout au contraire, il s'agit d'un drame, d'une tragédie commune aux chercheurs, aux auteurs de la pièce, aux acteurs de la pièce et au public, drame et tragédie d'autant plus intenses qu'on ne sait pas si la menace est totale ni pourquoi, si elle l'est, nous ne réagissons pas davantage. Nous plongeons dans une incertitude commune en liant les deux grandes esthétiques qui sont à notre disposition: l'esthétique des sciences, c'est-à-dire les instruments, modèles, expéditions, campagnes, inquiétudes qui sont celles des chercheurs; et l'esthétique du théâtre qui cherche comment ressentir cette nouvelle incertitude et pourquoi nous n'avons pas la sensibilité qui correspond à cette nouvelle situation d'avoir une Terre qui branle sous nos pieds. Aucune pédagogie dans notre affaire: on simule par le

théâtre et le dispositif scénique la situation des chercheurs simulant l'inquiétude et l'incertitude qu'ils explorent à notre place. Aucune allusion à un corps de connaissance qui existerait ailleurs. On met tout le monde dans le même creuset, le même cirque global.

Comment ne pas faire du théâtre scientifique alors que vous dites que le passage par les sciences est indispensable?

Justement, passer par les sciences, cela peut vouloir dire deux choses opposées: fournir les faits avérés qu'on doit faire comprendre aux spectateurs même si cela ne les intéresse pas; ou bien plonger les spectateurs comme les acteurs dans la situation même où les faits sont encore en production. Pour cela il faut suivre au plus près la pratique des sciences mais sans essayer de mimer le laboratoire. Suivre au plus près cela veut dire partager les mêmes incertitudes mais sans représenter sur scène rien qui soit mimétiquement semblable aux sciences. C'est tout du théâtre et rien que du théâtre. D'où l'importance du dispositif scénique, ce voile mystérieux, flottant, inquiétant et vivant qui est, en fait, la scénarisation de Gaia et qui déplace l'attention des acteurs comme des spectateurs. Le modèle d'un modèle. Ce qui est commun au théâtre et aux sciences c'est tout simplement ceci: ce que vous preniez pour le cadre stable de votre existence est devenu un acteur à part entière, comment allez-vous vivre maintenant? C'est en même temps, sans coupure aucune, la question scientifique et la question artistique primordiale aujourd'hui.

Est-ce que vous avez travaillé avec des scientifiques?

Oui, tout au long, mais évidemment pas du tout pour qu'ils valident ce que nous mettons en scène, ou qu'ils nous donnent un brevet d'objectivité. Mais parce que nous voulons partager leurs inquiétudes, leurs angoisses, leurs modèles, leurs façons à eux de mettre en scène leurs propres Terres. Nous avons été un peu partout avec toute la troupe, visité des laboratoires, suivi des modélisateurs, et nous avons joué nos brouillons successifs devant eux. Rien de mimétique encore une fois. L'idée est de transposer dans la scénographie du théâtre quelques unes des scénographies des sciences. La mise en scène de la terre nous est commune, marges d'incertitude comprises.

Ça change quoi, votre pièce, pour les spectateurs?

Mais tout, naturellement, ça change tout! D'abord, ils se débarrassent de l'idée que l'écologie c'est loin d'eux. Ensuite ils se défont de l'idée que c'est une question de sciences éloignée de leur préoccupations quotidiennes. Ils réalisent que le théâtre peut leur faire ressentir le lieu même où ils se trouvent, sur terre, dans un climat, dans un environnement tout à fait autrement, environnés d'acteurs qui vibrent de partout. Ils se trouvent plongés dans une autre situation existentielle. En plus, ils partagent l'incertitude, non pas le doute sur l'extension des menaces (ce n'est pas vraiment notre problème) mais l'incertitude proprement politique: comment allons nous vivre ensemble? Ensuite, une fois la pièce jouée, il sera

possible de discuter avec le public. Nous envisageons toute une série de "petites formes" qui peuvent accompagner ou développer l'expérience de ce partage des incertitudes. Mais d'abord il nous faut l'expérience. C'est en ce sens que GGC est scientifique, si vous voulez: d'abord l'expérience partagée, ensuite on peut commencer à discuter.

Si ce n'est pas du théâtre scientifique, est-ce que vous prétendez que c'est du théâtre politique?

Oui, bien sûr, le théâtre est toujours politique, surtout là, puisqu'il assemble un collectif nouveau qui doit prendre en charge un problème entièrement nouveau: le cadre de l'action est devenu l'acteur principal qui s'agit en tout sens. Vous vous croyiez sur la terre ferme, et vous vous retrouvez sur un bateau pris dans une tempête. Mais évidemment ce théâtre n'a rien de militant, rien de Vert! Il plonge le spectateur dans un creuset sans proposer la moindre leçon sur comment se tirer de là. D'abord l'expérience, ensuite, si l'on veut, si on a le temps, après la pièce, on pourra prolonger la discussion. Donc GGC est politique en ce sens que l'on présente à une assemblée nouvelle un problème nouveau. Et cela il n'y a guère que le théâtre qui puisse le faire à la fois en vraie grandeur et en simulation.

Qu'est ce en fait qui est si nouveau dans la situation que vous prétendez révéler?

La situation est à peu près la même, d'après nous, que celle du 16ème siècle au moment des Grandes Découvertes, moment d'ailleurs essentiel pour le théâtre, l'opéra, la philosophie et évidemment les sciences autant que la littérature. Sauf que, aujourd'hui, ce n'est pas la découverte d'un nouveau continent absolument inconnu comme l'Amérique, mais la grande découverte d'une Terre qui réagit à notre habitation et qui oblige à modifier, resserrer, redéfinir toutes nos actions. Ce n'est pas la découverte d'une terre en extension mais, si l'on peut dire, d'une terre en intensité. Il n'empêche, la stupéfaction est exactement aussi grande et nous sommes exactement aussi mal préparés pour cette nouvelle situation que l'était l'esprit médiéval pour l'irruption de l'Amérique.

Tout ce projet est quand même très intellectuel?

Oui, et heureusement! Intelligent disons plus que intellectuel. C'est vraiment une situation où l'on a besoin de toutes les intelligences. Nous profitons de l'histoire des sciences qui s'est beaucoup renouvelé ces dernières années (c'est de là que vient Frédérique), de l'anthropologie des sciences et du monde moderne (c'est le sujet principal de Bruno), de l'exploration des dispositifs scéniques originaux proches d'ailleurs des sciences (c'est de là que vient Olivier et la compagnie Rémouleurs), et de la mise en scène (c'est de là que viennent Chloé et Frédérique et maintenant Pierre et bien sur les acteurs des deux compagnies qui ont fusionné pour l'occasion). Depuis trois ans nous expérimentons les mêmes problèmes dans des médias différents, texte, lumière, scène, philosophie, animation, sans

tracer de différences a priori entre ce qui est le monde des idées et celui des arts. En ce sens le projet est en résonance avec le programme d'expérimentation "arts politiques" SPEAP créé à Sciences Po par Bruno. Que Gaia nous protège contre des distinctions artificielles entre art et sciences...

Si quelqu'un s'intéresse à ce projet, comment doit-il s'y prendre?

Il faut contacter Gaëlle About, aboutgaelle119@gmail.com ou Frédérique Ait-Touati frederique.ait-touati@sjc.ox.ac.uk ou Chloé Latour chloe.latour@gmail.com